

Jean Szlamowicz

L'inclusivisme est un fondamentalisme¹

Résumé. — Cet article étudie les défauts scientifiques des propositions de réforme de la langue connues sous le nom d'écriture inclusive. On y décrit la confusion entre signes linguistiques et référents humains, grave lacune plongeant aux sources de la sémiologie. Décrivant l'incohérence de certaines pratiques, on s'intéresse essentiellement à l'axiome déterministe voulant que la langue soit à la source de la pensée et de la culture, principe déterministe depuis longtemps récusé dans les sciences du langage. On passe également en revue certaines déclarations des « inclusivistes » qui montrent des conceptions profondément erronées du langage (notamment de la langue comme produit d'une décision institutionnelle). On y étudie enfin les procédés rhétoriques, stylistiques et argumentatifs de diffusion de la doctrine et les attaques personnelles qui débordent du champ scientifique pour signaler l'inclusivisme comme pratique de propagande politique et idéologique.

Mots clés : écriture inclusive, linguistique, féminisme, genre, genre grammatical idéologie, méthodologie, épistémologie

Abstract. — This article studies the methodological flaws of what we might call 'radical inclusion' in feminist theory aiming at reforming the French language. We describe the confusion between linguistic signs and reference and give examples of inconsistent practices whose long debunked deterministic tenet is that thought and social order are derived from the grammatical structures of one's language. We study some of the activists' statements, showing deep misconceptions regarding the nature of language as a man-made fabricated institution. Lastly, we tackle the rhetorical, stylistic and argumentative devices that help give credit to the doctrinal corpus of so-called inclusion, really a set of ideological opinions rather than actual scientific assertions.

Key words : feminist spelling, linguistics, feminism, gender studies, grammatical gender, ideology, methodology, epistemology

¹ Le présent article constitue une réponse aux comptes-rendus fallacieux de notre ouvrage *Le sexe et la langue* (Intervalles, 2018, avec Xavier-Laurent Salvador), comme « Langage égalitaire : après la reddition de l'Académie, les défenseurs du statu quo montent au créneau » d'Eliane Viennot (19 août 2019, sur son blog) ou le texte courageusement anonyme de GSL : « Jean Szlamowicz et Xavier-Laurent Salvador signent un pamphlet antiféministe orné de discours linguistiques — Compte rendu critique par l'association de recherche GSL », URL:<https://gsl.hypotheses.org/871>. Une excellente analyse de ce compte-rendu a été faite par notre collègue Yana Grinshpun (qui en montre les faiblesses et les *a priori*, ainsi que l'incohérence des reproches *ad hoc* qui citent à la volée des phrases sans lien avec leur argumentation d'origine) : qu'elle en soit ici remerciée. Pour plus de détails, voir le site *Perditions idéologiques*.

URL :<https://perditions-ideologiques.com/2020/01/15/reponse-au-compte-rendu-calomnieux-de-le-sexe-et-la-langue-de-szlamowicz-j-et-salavador-x-l-publie-par-l-association-gsl-genre-sexualites-langage/>

L'écriture inclusive part d'une bonne intention.

Ou plutôt, elle part d'une intention assez imprécise qui ne pose aucune des bonnes questions inhérentes à sa démarche réformatrice : s'il s'agit de valoriser la femme dans la société, pourquoi la langue ? pourquoi juste l'écriture et pas l'oral ? quels effets concrets en attendre ? que s'agit-il au juste de rectifier ? comment interpréter la grammaire ? quid de tous les autres phénomènes grammaticaux ? Une telle volonté de régénération de la langue n'est pas nouvelle et son impulsion naïve pourrait posséder le charme poétique d'une attention aux nuances du langage. Elle s'inscrit à cet égard dans les quêtes linguistiques plus ou moins fantaisistes qu'a pu décrire Umberto Eco dans *La recherche de la langue parfaite*.

L'utopie consistant à améliorer le langage est proprement fantasmagorique et ne renvoie dans l'histoire qu'à des tentatives esthétiques, mystiques, totalitaires, ou, au mieux, stériles (volapük et esperanto). De nombreux linguistes ont donc décidé de hausser les épaules et de ne pas s'en soucier. Seulement, cette lubie linguistique — éliminer le présumé sexisme inhérent aux pratiques linguistiques — est devenue une doctrine qu'on peut désormais nommer « inclusivisme » et qui désire s'imposer dans le monde du savoir, y compris par la diffamation et le mensonge, l'entrisme et le révisionnisme scientifique.

Cette transformation soudaine — en l'espace de trois ans — pose bien sûr une question politico-cognitive de fond : la langue commune qu'utilisaient les militants il y a encore quelques mois ne les empêchait donc pas de penser le féminisme comme il faut ? Ou bien étaient-ils sexistes sans le savoir quand ils disaient « le candidat » et non « le.a candidat.e » et ont-ils reçu la révélation comme une épiphanie provoquant leur conversion ? Doivent-ils désormais expier pour avoir toute leur vie durant osé écrire « tous » au lieu de « tous et toutes » ? Les théories linguistiques qu'ils pratiquaient il y a encore trois ans sont-elles donc soudain devenues caduques ? Et, ce qui nous concerne directement, les locuteurs et linguistes qui n'ont pas modifié leurs cadres théoriques ni leurs pratiques tant orales que scripturaires, sont-ils des salauds ?

Les divers postulats, plus ou moins implicites, qui fondent l'inclusivisme linguistique sont en vérité antiscientifiques et les partisans de cette doctrine refusent obstinément de répondre sur ce terrain-là.

Sexe et référence

Première confusion concernant le sens des mots : « genre » renvoie en linguistique à des « types de mot » et n'a pas directement à voir avec le sexe des êtres. Les genres sont organisés de multiples façons selon les systèmes (animés / non-animés ; personnel / impersonnel, absence de genres, etc.) et reposent sur des caractéristiques sémantico-formelles qui, grammaticalisées, ne fonctionnent pas comme les indices d'une vérité du monde mais comme des contraintes permettant l'articulation et la différenciation des signes. Le genre en français est justement l'emblème de ce phénomène : *le téléphone* n'est évidemment masculin et *la pirouette* féminine que dans un sens grammatical et pas sexuel. Cette dimension non réaliste de la morphologie lexicale en français devrait alerter et prévenir des interprétations fantasques quand il s'agit des humains. En français, la distinction entre genre formel et genre sémantique, appliquée aux humains, existe selon un continuum de grammaticalisation qui ne relève pas de l'idéologie mais de la langue comme structure

de signification dynamique. Le lexique n'est pas figé dans la référentialité, ni ontologique, ni sexuelle, comme le montrent les multiples lexèmes qui peuvent renvoyer à de l'inanimé ou de l'humain (voir *trotteur/-euse* et ses profilages vestimentaires, fonctionnels, horloger, etc.), à des fonctions, des apparences, etc.

Il n'y a pas de problématique sexuelle qu'on puisse idéologiser dans le rapport entre genre formel et sémantique de mots comme *star*, *recrue*, *mannequin*, *vedette*, *laideron*, *andouille*, *brute*. C'est paradoxalement vrai même pour les mots objets d'un débat symbolique comme *auteur* ou *médecin*. Nulle intention perfide de dénier aux femmes la qualité d'auteur puisqu'elles le sont effectivement dans la société et qu'on utilise facilement *romancière*, *poète* ou *philosophe*. Des énoncés comme *Elle est médecin* ou *Elle est l'auteur d'un magnifique texte* montrent justement que le rapport entre lexique et référenciation, genre formel et genre sémantique, passe par le discours et non par le lexique envisagé de manière dictionnaire : ce sont, de fait, les accords, les articles et les pronoms qui marquent le féminin et pas seulement les lexèmes². De tels phénomènes sont complexes et ne peuvent relever d'un manichéisme moralisateur.

Les signes linguistiques ne renvoient pas à des essences. On croyait cela bien établi depuis le *Cratyle* de Platon. Quand j'utilise le mot « éclair » dans *fermeture éclair* ou dans *éclair au chocolat*, c'est sans référence aucune à la notion de clarté qui ne fait pas partie des « représentations » convoquées par le signifiant. Cela n'empêche pas d'employer le même mot pour décrire un phénomène météorologique, ou d'avoir des emplois figurés qui utilisent le motif de la soudaineté ou de la fugacité et non de la lumière : *un éclair de bonheur*, *un éclair de génie*, *une visite éclair*, *j'ai eu un éclair*, etc. Ce qu'un mot permet de dénoter dans un contexte donné est assez régulièrement différent de ce qu'il évoque de manière décontextualisée. Le mot *éclair* n'a pas de référent tant que je ne le construis pas dans un discours : l'ensemble de ses désignations reste une virtualité.

Il en va de même pour les mots renvoyant à des humains car ils désignent des fonctions, des rôles, des métiers, etc. et non une essence sexuelle. Le motif sexuel est accessoire et n'est activé que s'il possède une pertinence. Il reste une virtualité référentielle dépendant d'intentions discursives qui ne peuvent s'apprécier que de manière spécifique et ne dépendent en rien de partis pris politiques. C'est bien sûr le cas de mots comme *fournisseur* ou *imprimeur*, qui peuvent désigner une personne, une entreprise, etc. On pourrait en dire autant de tous les mots dénotant une fonction : en discours, ils peuvent désigner la fonction elle-même de manière générique ou bien la personne qui l'exerce. C'est bien pour cela que *locataire* ou *contribuable* sont compatibles avec un pronom masculin ou féminin et peuvent renvoyer à des personnes spécifiques (« la / le locataire du 3^e ») ou à une saisie *sémantiquement* neutre — le neutre et le masculin possédant la même *forme* : « le locataire devra s'acquitter des charges mensuelles ».³

La théorie de l'indexicalité de Pierre Cadiot⁴ rend d'ailleurs compte de ce principe voulant que le mot donne accès à des référents multiples sans renfermer en lui-même un objet fixe. On

² Évidemment, on peut considérer que les noms « valent » davantage que les flexions ou les pronoms, mais on sort de la linguistique pour entrer dans la pensée magique...

³ On remarque alors, pur hasard morphologique, que le passage au féminin se fait au niveau de l'article et sans modification du lexème (*la contribuable*, *la locataire*), alors que d'autres mots connaissent une alternance morphologique (*un nouveau directeur sera recruté prochainement* vs *la nouvelle directrice est arrivée*).

⁴ Pierre Cadiot et Yves-Marie Visetti, *Motifs, profils, thèmes. Pour une théorie des formes sémantiques*, PUF, 2001.

pourrait aussi parler du concept de forme schématique (Culioli repris par Denis Paillard)⁵ ou d'invariant (Culioli)⁶ pour décrire le sémantisme de manière plus riche que le simple figement sexuel des référents — comme si le lexique du monde s'organisait avant tout en fonction d'une bipartition des sexes. Des raisonnements systémiques faisant du genre grammatical la cause ou la conséquence d'une intention de contrôle social reposent donc déjà en soi sur une confusion entre le sens grammatical et le sens sexuel — prétendre que cette confusion est partagée par tous les locuteurs est tout simplement faux car la langue ne repose pas sur ce binarisme référentiel, même concernant les humains. C'est hypostasier de manière projective un rapport social présumé scandaleux en croyant que la langue le reflète ou le produit.

Discours et pratiques

Les modes d'existence des femmes et des hommes dans la société n'est pas notre sujet. Nous avons simplement évoqué le dimorphisme sexuel comme repère ontologique sur lequel se fonde le dimorphisme métalinguistique des appellations « masculin » et « féminin » et remarqué dès la grammaire de Arnauld et Lancelot en 1550. De fait, l'écriture « égalitaire » prétend développer ce différentialisme de manière systématique et l'inscrire partout où c'est possible. Ou plutôt, partout où cela se remarque. C'est en effet à une logique de marketing politique et non à une sémiologie graphique raisonnée que répond la logique « égalitaire ». On le constate grâce à une illustration (entre une multitude d'autres) de ce volontarisme linguistique. Dans une tribune collective lancée pour protester contre la future loi de programmation pluriannuelle de la recherche publique, le collectif signataire prend soin d'exhiber l'identité sexuée des humains partout où la suffixation lexicale existe (mes italiques) :

Et surtout, pour que les sciences jouent leur rôle dans la société, il faut que *les citoyennes et les citoyens* se les approprient. La loi doit donner aux **scientifiques** le temps et les moyens d'aller davantage au-devant du public et d'associer celui-ci à certains projets de recherche. Soutenir les relais que sont le journalisme scientifique, en crise lui aussi, et les associations de médiation est pour cela nécessaire. Elle doit enfin donner aux *jeunes femmes et hommes* titulaires d'un doctorat, **formés** aux méthodes scientifiques et véritables « **passeurs** de sciences », une place plus importante dans la société française. La refonte en cours de l'ENA et de l'accès aux hautes fonctions publiques doit être mise à profit pour permettre à la France de recruter une fraction significative de ses **hauts cadres civils** et militaires au niveau du doctorat, à l'instar de nombreux pays étrangers.⁷

Bien sûr, si l'on prend au pied de la lettre cette proposition, cela revient à abandonner l'usage du pluriel générique dès qu'il est question d'humains pour en dédoubler la référence virtuelle. De fait, ce militantisme pusillanime peine à appliquer ses propres principes puisque

⁵ Franckel Jean-Jacques, Paillard Denis, « Aspects de la théorie d'Antoine Culioli », in *Langages*, 32^e année, n°129, Diversité de la (des) science(s) du langage aujourd'hui [Figures modèles et concepts épistémologiques], sous la direction de Simon Bouquet, 1998, pp. 52-63.

⁶ *Pour une linguistique de l'énonciation*, Ophrys, volume 1-3 (1991-2000) et vol. 4 (*Tours et détours*), Lambert-Lucas (2018).

⁷ « Il faut donner plus de place à l'expertise des chercheurs dans le débat public, la décision politique et l'action collective » La future loi de programmation pluriannuelle de la recherche publique devra tenir compte des recommandations de la communauté scientifique, plaident plus de 30 sociétés savantes. *Le Monde*, 14 janvier 2020.

signaler l'existence équilibrée d'hommes et de femmes n'est pas vraiment ce qui fonde l'usage du langage, ce qui en rend justement l'usage malaisé. Dans le paragraphe que nous venons de citer, on constate ainsi quatre masculins génériques pour deux formes inclusives, c'est-à-dire annulant la généricité du pluriel pour indiquer qu'une notion s'incarne sous forme féminine et masculine — comme si cette réalité sociale autant qu'ontologique n'était pas un préconstruit discursif dans notre société.

En effet, non seulement *passeurs* et *formés* sont génériques (« inégalitaires » diraient les idéologues), mais, si l'on suit la logique incluso-égalitaire, en quoi *scientifique* et *cadre* ne constituent-ils pas une « invisibilisation » puisque les mots sans variation morphologique ne font pas apparaître de féminin... C'est justement ce qu'on appelle des épïcènes, souvent appelés de leurs vœux par les inclusivistes. Au passage, c'est précisément le cas des mots à propos desquels existent des revendications de féminisation (*auteur* et *écrivain*, essentiellement — bel exemple d'une obsession de classe !). Bref, *scientifique* ne fonctionne pas différemment de *auteur* : c'est le pronom qui prend éventuellement la marque du féminin pour spécifier une identité dans un discours nécessitant la construction d'une référence spécifique.

En réalité, le soi-disant égalitarisme graphique est parfaitement anarchique et n'apparaît que quand la morphologie est suffisamment binaire pour le permettre. Ainsi, la démagogie de l'inclusivité déploie-t-elle son incohérence bien-pensante en ne signalant le féminin que de temps en temps. Y-a-t-il démarche plus méprisante envers les femmes que de ne les inclure que quand on y pense ? N'est-il pas intensément hautain de n'utiliser ces marques que quand on a besoin de les exhiber pour démontrer son progressisme ? Le sexisme commence justement quand on désire distinguer hommes et femmes de manière aussi obsessionnelle.

On remarque dans ce texte, de manière cette fois-ci comique, que l'inclusivisme ne voit aucun problème à ne pas féminiser les énoncés génériques porteurs de péjoration :

Cette situation résulte d'une incompréhension durable du rôle et des enjeux de la recherche publique par **les décideurs** politiques, trop préoccupés par des considérations économiques à court terme.

Et les décideuses alors ?

L'incohérence des pratiques et des propositions inclusivistes est patente. Outre que chaque apprenti linguiste-militant élabore son marquage selon son propre radicalisme (le manuel d'écriture inclusive est finalement mesuré par rapport à Alpheratz !), les principes interprétatifs à l'œuvre dans la dénonciation du masculin sont variables — et pour cause, puisqu'il s'agit d'interprétations. L'exigence d'utiliser des mots épïcènes est ainsi une marque de versatilité théorique. C'est justement quand existe un féminin qu'on accuse le masculin générique d'invisibiliser, alors que, quand il n'existe pas d'alternance (ou plutôt, quand cette alternance n'est pas marquée sur le nom mais sur les pronoms et accords), on ne signale jamais le féminin. C'est bien pour cela qu'on peut parfaitement dire :

- « Elle est auteur chez un grand éditeur »
- « Elle est médecin à l'hôpital »
- « Elle est cadre dans une grande banque »
- « Elle est professeur à l'université »

Sauf qu'on présente cela comme un refus de féminiser — alors qu'il s'agit simplement de mots épïcènes. Alors les épïcènes égalisent-ils ou invisibilisent-ils ? Ce genre de question n'a de sens

que dans la perspective militante et ne peut trouver de réponse objective parce qu'il n'y a tout simplement pas de factualité qui y corresponde.

Bien sûr, « l'écriture » qui se dit égalitaire ou inclusive mélange des propositions de divers ordre : le point médian est une variante de l'exigence d'alternance qui verse alors dans la recommandation de formulation (« chercheurs et chercheuses »). Ces prescriptions n'ont donc aucun systématisme qui permette des pratiques réglées et sont laissées à l'appréciation de chacun. Cela aboutit à une régression profonde qui renvoie à une époque antérieure à la standardisation de l'écriture par l'imprimerie : la fantaisie personnelle de chaque scribe de représenter ce qu'il juge bon — et à sa manière.

Une telle revendication « égalitaire » est une parodie de politique de quota appliquée à la langue. Le signalement de l'existence d'hommes et de femmes, dont le systématisme nie la plasticité des intentions discursives, est d'une naïveté qui confine à l'agression idéologique : pourquoi seule l'identité sexuelle connaîtrait-elle le privilège d'un marquage linguistique ? Pourquoi limiter le genre à ce binarisme quand, dans le même temps, on ne cesse de revendiquer une multitude d'identités sexuelles ? Pourquoi signaler le sexe alors qu'il n'est en rien indispensable discursivement ? En quoi le langage aurait-il vocation à signaler des identités ? Et pourquoi selon une forme d'équilibre numérique ?

Sexe et pensée

On relève ainsi dans l'inclusivisme une forme de déterminisme latent : la langue déciderait de ce que les locuteurs pensent et de l'organisation sociale. On se demande alors pourquoi tout le monde ne « pense » pas la même chose et pourquoi les sociétés évoluent (notamment du point de vue du droit des femmes). On note à cet égard une grave confusion méthodologique, qui mériterait d'être étudiée pour elle-même, entre la pensée envisagée dans un sens cognitif (*pensée* au sens d'*activité cérébrale*) et la pensée comprise comme un ensemble de représentations et de pratiques sociales (*pensée* au sens d'*opinion*) : ces profilages sémantiques distincts décrivent des phénomènes de nature différente. L'activité énonciative de symbolisation liée à la manipulation des signes linguistiques se distingue nettement de l'organisation sociale que la langue permet de décrire et qui ne se résume certainement pas à du lexique inerte. L'activité de langage est dynamique et produit des discours qui se construisent dans la co-locution et la co-énonciation à des niveaux cognitifs, discursifs, argumentatifs, intersubjectifs qui sont conjoints et ne peuvent pas être réduits à des listes de mots « masculins », à quelques locutions figées et à une phrase de Vaugelas. En soi, isoler la catégorie du genre pour en conclure *quoi que ce soit* sur une langue est une aberration méthodologique.⁸ De fait, imaginer qu'une langue *comme structure*⁹ véhicule de l'idéologie est un parti pris interprétatif qui ne relève plus des sciences du langage. On aborde là les rives de la croyance et du préjugé, du jugement moral et de la psychologie des peuples.

Dès lors, l'inclusivisme se montre étroitement réaliste dans sa conception du lexique envisagé comme décalque du réel et procède comme si les mots étaient une nomenclature désignant des choses selon leur sexe — alors que c'est le discours qui permet de construire la référence.

⁸ D'ailleurs pourquoi cette catégorie serait-elle la seule à avoir un effet social ? À ce moment-là, pourquoi ne pas aborder la question du nombre, de l'adjectivité, de la conjugaison pour en examiner les conséquences dans l'organisation de la perception du monde ?

⁹ Ce qui est très différent, soulignons-le encore, de la langue envisagée comme ensemble de discours et de pratiques

Passons sur l'idée d'une représentativité sociale des signes graphiques ; l'idée que le <e> représente la femme est une décision subjective et symbolique, pas une réalité sémiologique. La confusion entre métalangue et extralinguistique est également dramatique : « masculin » et « féminin » en grammaire ne signifient pas « mâle » et « femelle » — comme d'ailleurs, concernant le nombre grammatical, « singulier » et « pluriel » ne signifient pas « unicité » et « multiplicité ».

Aveugle à la diversité typologique des langues,¹⁰ l'inclusivisme n'a pas compris que chaque langue construit le genre différemment, en fonction de données formelles et en dehors de toute référence à un ordre social puisque, précisément, le système linguistique ne change pas là où la société, elle, finit perpétuellement par changer. L'assimilation de l'ordre social à l'ordre de la langue ne peut que constituer une simplification, à la fois des fonctionnements sociologiques et des fonctionnements linguistiques. On voit mal ce qu'on pourrait conclure de l'absence de genre en basque, en hongrois et en turc : cela a-t-il un impact sur la place des femmes dans les sociétés pratiquant ces langues ? En faisant présider à des phénomènes hétérogènes une intentionnalité unique, qui serait celle de la domination masculine, on subordonne arbitrairement la description sociolinguistique à un principe explicatif absolu. On retrouve là des assertions qui raniment conceptions mythologiques de l'origine des langues négligeant les phénomènes diachroniques.¹¹ L'inclusivisme refuse ainsi, *par principe*, le hasard sémiologique, le continuum entre formalisme, sémantique, diachronie et discursivité, assimile l'organisation des sociétés à la forme que prennent leurs grammaires et préfère trouver une motivation réaliste radicale à l'organisation du genre dans la langue dont le fondement serait non seulement politique mais systématiquement oppressif. Un tel raisonnement n'est pas fondé sur l'observation des données de langue mais sur un parti pris idéologique. Là encore, pourquoi ce principe d'un fondement politique de la sémiologie ne fonctionnerait-il que pour le genre ?

L'inclusivisme est ainsi rétif à la réflexion méthodologique : c'est tout de même une considérable difficulté épistémologique que de donner un sens social à la morphosyntaxe. Il s'agit donc d'une doctrine qui, rejetant l'histoire des sciences du langage, prétend décider de ses propres règles et déclarer ses interprétations symboliques souveraines. On lit par exemple que « la police grammaticale institue par les non-marques masculines le masculin pour seule et pleine mesure de l'humain en confisquant celui-ci au féminin par le supplément de signifiante des marques féminines : paradoxe d'une sur-signifiante insignifiante et insignifiante ».¹² C'est là l'Académie Française qui est visée. Ses recommandations (qui sont une sorte de prescription fondée sur la description — ce n'est pas de la linguistique, mais l'inclusivisme non plus) sont présentées comme relevant d'une intention : affirmer la suprématie du « masculin », confisquée au « féminin ». Il est commode de dire « le masculin » et « le féminin » et non « l'homme » et « la femme » : on parle bel

¹⁰ Pour une lecture synthétique sur la question du genre, lire Greville Corbett, *Gender*, Cambridge Textbooks, in *Linguistics*, 1991, 363 p. Sur le même sujet consulter le *World Atlas of Language Structures* ?URL :<https://wals.info/refdb/record/Corbett-1991>; <https://wals.info/author/corbettgg>.

¹¹ Chiss Jean-Louis, « Synchronie/diachronie : méthodologie et théorie en linguistique », [Saussure et la linguistique pré-saussurienne], in *Langages*, 12^e année, n° 49, 1978, pp. 91-111 ; Béguelin, Marie-José. « Deux points de vue sur le changement linguistique », in *Langages*, vol. 196, n° 4, 2014, pp. 13-36.

¹² Manuel Pérez, Katy Barasc et Hélène Giraudo, « Des (dés)accords grammaticaux dans la dénomination écrite de la personne en France : un tumulte graphique entre passions tristes et passions joyeuses », *GLAD!* [En ligne], 07 | 2019, mis en ligne le 05 décembre 2019, consulté le 02 mai 2020. URL : <https://www.revue-glad.org/1666>.

et bien du sexe mais en utilisant les mots de la grammaire, ce qui suggère ainsi une confusion que l'on peut toujours en quelque sorte « rétracter » pour la prétendre symbolique.

Peu importe que l'on puisse, en reprenant le cadre interprétatif de ces dénonciations (car ce ne sont pas des descriptions fonctionnelles mais des accusations), déchiffrer le système ainsi décrit de manière totalement inverse. On pourrait tout aussi bien écrire dans le même néo-jargon : « la non-marque masculine signe la banalité du masculin, dont la sur-représentation efface la signifiante pour la noyer dans la généricité, privilégiant la prééminence du marquage féminin comme supplément de signifiante : paradoxe d'une sur-signifiante féminisée par son surgissement ». Ou alors, façon victimisation : « l'excès de signifiante du marquage féminin ostentifie le féminin, démesure sémiotique qui minore le masculin par sa prolifération même et ne manque pas de le focaliser comme problématique ». . . Le byzantinisme d'un galimatias ressemblant à de la philosophie n'a jamais constitué une démonstration.

La fabrique de la langue

De tels contournements stylistiques, sinuant dans les méandres de l'inargumentable, érigent l'infalsifiable comme principe argumentatif — trait caractéristique du bavardage post-heideggerien s'exhaussant comme magistère de la profondeur. En effet, une fois adopté ce que j'ai appelé le style philosophard, il n'y a plus de limite aux propositions fantasmatiques que l'on peut construire : la conceptualisation solipsiste n'a plus aucun lien avec la réalité de la langue. C'est bien pour cela que ces militants s'appuient sur les formulations des manuels, des rapports, des grammairiens et pas sur le corpus de la langue elle-même. Au lieu d'étudier la grammaticalité des formes afin de comprendre ce qu'est le genre, ils prélèvent les commentaires.

Entre autres confusions, l'inclusivisme prend ainsi argument de discours sexistes obsolètes, soigneusement prélevés, pour « démontrer » le sexisme de la langue — comme si les langues étaient créées par les grammairiens ! Cette conception, qui est littéralement une forme de créationnisme, fait comme si les discours sur la langue *construisaient* la langue.¹³ Fustigeant notre collègue Xavier-Laurent Salvador, Eliane Viennot écrit ainsi : « Il concluait doctement qu'”il n'y a pas de progrès en grammaire”, comme si elle tombait du ciel ». Cela révèle bel et bien un fond de croyance stupéfiant : on croit que la grammaire est une création consciente et volontaire car « elle ne tombe pas du ciel ». On confond donc la description scolaire de la langue avec la langue elle-même. C'est bien connu, c'est monsieur Bled qui a créé le français. Dans un mélange paranoïaque de dénonciation et de prescription, on se persuade ainsi que la langue est un produit manufacturé, conçu par des masculinistes réunis en conclave pour s'attribuer les meilleurs signes linguistiques — et que l'on peut en devenir le nouveau fabricant.

On confond alors naturellement le sexisme d'une époque révolue avec un sexisme qui serait inhérent à la langue. Pour ce tour de passe-passe assez laborieux, il faut bien sûr évoquer le lexique en sacrifiant toute étude complexe des phénomènes et confondre radicalement synchronie et diachronie, étymologie, plurisémié, motifs et profilages, histoire de la société et usages linguistiques. Le mot-étendard « féminisation » tient alors lieu de terme fourre-tout sans conceptualisation, ni formelle, ni sémantique. Cela aboutit à une conception de la langue comme artefact conçu et contrôlé par les mâles, commodément incarnés par l'Académie Française, pourtant moins consultée

¹³ Août 2019, sur son blog personnel. URL : <http://elianeviennot.fr/Langue/review-contres2019.pdf>

que n'importe quel compte sur les réseaux sociaux. *In fine*, cela débouche sur un anthropomorphisme de l'intentionnalité des systèmes de signes qui verse dans un complotisme historique relevant du fantasme (« la langue est sexiste et sert à imposer le patriarcat »).

On aperçoit au fond de l'inclusivisme la tendance infantile à voir la grammaire comme indice d'une psychologie des peuples, principe qui a pu autrefois autoriser des interprétations racistes (« tel peuple est arriéré parce que sa langue est pauvre », « tel peuple est civilisé parce que sa syntaxe est complexe »). C'est ainsi que nous serions sexistes parce que notre langue serait sexiste !... Ces axiomes ne sont jamais démontrés chez les inclusivistes que par des faits isolés dont l'interprétation est toujours tirée par les cheveux et sans aucune construction théorique autre que l'exhibition de termes prétentieux qui remplacent la précaution méthodologique.

Les savants fous

Personne ne niera que l'inclusivisme relève du militantisme puisqu'il s'agit de la revendication même de ses partisans.¹⁴ Pourtant, une de ses particularités est que cette doctrine émane des milieux lettrés : elle prétend donc s'appuyer sur un éthos de scientificité. Cet éthos se contente de néologie et de suffixes grecs pour paraître savant — comme si proférer le mot « androphonocratie » était un raisonnement. On se situe déjà là à un point problématique : c'est un militantisme qui se prétend validé par la Science. Mais la morale n'a pas besoin de la science pour se fonder : l'égalité entre femmes et hommes est une nécessité sociale et politique qui n'a pas besoin de se démontrer. Et il n'est nul besoin d'incriminer la langue pour le faire valoir. D'autant que l'égalité est un principe constitutionnel dans notre société que personne ne remet en cause.

Reste que les inclusivistes prétendent rendre le monde meilleur par la réforme de la grammaire, ce qui, en soi, est une proposition pour le moins audacieuse. Pour la rendre acceptable, il faut d'abord imaginer que la langue participe à nos malheurs sociétaux. La prétention de décréter les nouvelles normes inclusivistes comme « langage égalitaire » suppose donc que le langage serait autrement « inégalitaire » : il y aurait ainsi une moralité de la grammaire. Cette proposition est radicalement discutable puisqu'elle suppose, là encore, une sorte d'inconscient de la langue qui s'appliquerait à tous les locuteurs et influencerait leur pensée. Sur le plan de la pratique individuelle de la pensée comme production cognitive aussi bien qu'intellectuelle, je n'ai de cesse de rappeler la belle formule d'Émile Benveniste : « La possibilité de la pensée est liée à la faculté de langage, car la langue est une structure informée de signification, et penser, c'est manier les signes de la langue ».¹⁵ La langue ne pense pas pour nous et elle ne renferme certainement pas l'ordre social, ni égalitaire, ni inégalitaire, dans lequel se meuvent les locuteurs — on peut être autant juif qu'antisémite en français. On trouvera donc nécessairement douteux de fonder un programme de recherche sur un principe moralisateur.

On s'autorise pourtant de partir du principe que l'inégalité linguistique serait un fait démontré. On dit ainsi que des recherches « attestent de l'impact positif des formes dites inclusives sur la construction identitaire des enfants et les perceptions des chances de succès des femmes dans

¹⁴ C'est le cas du compte-rendu de GSL qui ne cesse de parler d'« engagement féministe » comme préalable nécessaire pour penser la langue.

¹⁵ « Catégories de pensées, catégories de langues », in *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, 1958/1966, p. 74.

la société »¹⁶ Des formulations aussi alambiquées se revendiquant de la « psycholinguistique » montrent d'ailleurs le peu de réalité sensible des résultats : ni « construction identitaire » ni « impact positif » n'ont le moindre sens tangible. Quant à la « perception des chances de succès », cela reste relatif à une étude qui problématise fort mal ses termes : qu'est-ce que « le succès » dans la société ? qu'est-ce qu'« une chance de succès » et comment la calcule-t-on ? Sans compter, bien sûr, que la perception n'est pas la réalité... Ces jeux de langage n'ont aucune valeur : la plurifactorialité des parcours sociaux invalide à l'avance de privilégier l'incidence d'un facteur linguistique aussi mal défini et dont la réalité relève, au mieux, d'une interprétation (qui plus est dénuée de la moindre possibilité de démonstration matérielle). Par un effet de tunnel théorique, on en vient à négliger que, sur le plan sociologique, les facteurs familiaux, géographiques, professionnels, culturels, financiers, etc. sont un peu plus déterminants pour le « succès » que l'influence inconsciente de l'accord des adjectifs !

Comme on le voit, on a beau jeu de citer « des études qui prouvent que » : leur méthodologie et leurs conclusions fragiles ne prouvent rien parce que, fondamentalement, leurs concepts sont eux-mêmes des manipulations métalinguistiques (« représentations », « identités », « féminisation », etc.) qui reposent sur des *a priori* conditionnant ces recherches : qu'est-ce qu'une « forme inclusive » ? C'est ce qu'on aura décidé d'appeler « forme inclusive » et de considérer comme telle...

Des putes et des coiffeurs

Une telle opiniâtreté dans l'égarément se vérifie dans des analyses totalement déficientes mais ayant bénéficié d'une large bienveillance, chez les linguistes comme dans le grand public. Paradoxalement, ce qui nous est reproché est de dire que la langue ne peut pas être sexiste (ce sont les discours qui peuvent l'être). Qu'existe un domaine dénué d'inégalité devrait être accueilli avec soulagement par ces militants. Or, c'est là un point de bascule de leur mauvaise foi (ou de leur ignorance) : pour justifier leur activisme, il faut — à tout prix — que la langue soit sexiste.

Le forçage interprétatif est patent chez ces militants qui font des propositions aberrantes. Dans un récent ouvrage inclusiviste,¹⁷ on considère que « aller chez le coiffeur » serait sexiste parce que discriminatoire à l'égard de la locution « aller aux putes » car la préposition *aux* marquerait l'irrespect... L'argument se prolonge en recommandant, par égalitarisme, de dire désormais *aller au coiffeur* : « Quand nous voulons bénéficier d'une coupe de cheveux, nous ne nous rendons plus au domicile du coiffeur. Pourquoi alors vouloir préserver l'emploi archaïque de « chez » suivi d'un nom de métier ? ».

Passons sur les approximations (il n'y a pas d'origine historique de la locution liée à un « domicile » du coiffeur et l'emploi n'a rien d'archaïque). La préposition *chez* provient bel et bien de *casa*, mais c'est justement un exemple de grammaticalisation ! On note qu'il en reste la nécessité que le substantif doive renvoyer à une personne (**Chez la SNCF, les tarifs de restauration sont scandaleux*) ou au moins à un nom propre (« Chez Casto, il y a tout ce qu'il faut ! » ; « Votre électricité bientôt moins chère chez Leclerc ? »).

¹⁶ Eliane Viennot, « Langage égalitaire : après la reddition de l'Académie, les défenseurs du statu quo montent au créneau », 8 août 2019, sur son blog personnel.

¹⁷ *Le français est à nous ! Petit manuel d'émancipation linguistique*, Candea & Véron, Paris, La Découverte, 2019. Lire aussi l'article récemment publié : URL: <https://theconversation.com/aller-chez-le-coiffeur-mais-aller-aux-putes-ce-que-revele-lusage-des-prepositions-114557>

Les auteurs opèrent de manière totalement arbitraire un rapprochement entre des locutions sans aucun rapport. Elles négligent absolument l'approche descriptive pour se jeter sur la prescription sans étudier la locution *aller à* qui n'a pas le même sens selon le complément. En effet, le motif du déplacement peut focaliser un lieu : (*aller à Londres*) ou une activité (*aller aux champignons, aux sports d'hiver, aux putes*), voire développer des profilages intentionnels comme *aller au contact* ou aspectuels, comme *aller à la catastrophe*. Il n'y a aucune mention du fait que singulier et pluriel ne soient pas permutables (**aller à la pute*), que *chez* renvoie à l'existence d'un local commercial, etc. Passons sur le fait que *le coiffeur*, en l'occurrence, puisse souvent avoir pour incarnation extralinguistique une coiffeuse et qu'il ne s'agisse pas d'une personne mais d'un commerce.

De fait, *aller chez le coiffeur* appartient à un paradigme qui est celui de *aller chez* + *commerçant*. Dans ces alternances, la contrainte est non pas dénotative mais sémantico-formelle : *chez* est plutôt suivi d'une personne, tandis que *à* est suivi d'un lieu : *aller chez le boucher* vs *aller à la boucherie* ; *aller chez le garagiste* vs *aller au garage*. On ne voit pas là la moindre problématique sexuelle ou sociale. Au passage, par quelle vue de l'esprit les auteurs imaginent-elles que le continuum de sens *casa / chez / maison* ne puisse renvoyer qu'à une demeure d'habitation ? Un établissement commercial reçoit justement aussi le nom de *maison* (*Mariage Frères, maison de thé ; Aubercy, c'est une très belle maison parisienne ; C'est une maison correcte, ici !*, etc.). Imputer une valeur axiologique aux prépositions *chez* et *aux* et pas au mot *pute* est une absurdité pour tout linguiste soucieux de syntaxe, de sémantique et de méthode. Des arguments aussi incohérents démontrent bien un parti pris qui n'a plus aucune valeur sur le plan intellectuel. Malheureusement, cela n'empêche pas de se réclamer de « La Science »¹⁸.

Par une projection étonnante sur le plan méthodologique, ces militants exigent ainsi que pour parler de la langue, il faille adopter un point de vue « féministe ». Le féminisme n'est pourtant pas une discipline scientifique : il n'est d'ailleurs jamais défini chez les militants.¹⁹ On ne voit d'ailleurs pas pourquoi il faudrait adopter un cadre *a priori* (et pourquoi pas racial ? islamique ? masculiniste ?). Le protocole, en sciences du langage comme dans toute autre science, consiste à étudier des phénomènes et à élaborer des hypothèses permettant d'en rendre compte (quitte à les réfuter ensuite) — et certainement pas à décider à l'avance de prélever les faits qui confirment un biais idéologique. Une interprétation symbolique, pour séduisante qu'elle soit, n'est qu'une interprétation et non un fait objectif. L'ignorance abyssale des militants concernant la méthode linguistique est incarnée par des auteurs sans guère de formation en sciences du langage (comme E. Viennot) ou qui ont décidé de la sacrifier, quand elle n'est pas fragile et partielle dès le départ — il suffit de trouver la protection de directeurs de thèse sympathisants pour devenir « docteur » à peu de frais en n'ayant étudié que ce seul sujet (rappelons-le : une thèse n'est pas une formation).

Une autre accusation pesant sur notre ouvrage relève d'un argument d'autorité dévoyé : nous serions ignorants des « travaux » récents sur le sujet. C'est un solipsisme qui se mord la queue puisque pour les militants du « genre », les travaux qui font référence sont leurs propres travaux.

¹⁸ Pour une analyse très fine de cet « exemple » et d'autres encore éclairés par un principe général d'interprétation appelé « jugement de différentialité », lire le chapitre 5. « Le solide de référence », in *Une introduction à une science du langage*, de Jean -Claude Milner, Paris, Seuil, 1985[1989].

¹⁹ Effet rhétorique d'axiologie qui gangrène les débats, *féminisme* est employé pour le consensus positif qui s'en dégage (et *anti-féminisme* pour son effet accusatoire) sans qu'il soit jamais question de savoir ce que cela recouvre concrètement sur le plan politique ou culturel. Comme si le mot avait le même sens dans une société où les femmes n'ont pas le droit de vote et dans une société juridiquement égalitaire.

Or, nous avons recours aux concepts descriptifs élaborés par les sciences du langage ayant une portée générale concernant la sémantique, la morphosyntaxe, la typologie des langues et plus particulièrement l'accord, le genre, les pronoms, le pluriel. Nous citons dans notre ouvrage, entre autres, Saussure, Culioli, Jakobson, Benvéniste, Pierre Cadiot et Yves-Marie Visetti, Georges Kleiber, Danon-Boileau, Mary-Annick Morel, Christiane Marchello-Nizia, Bernard Combettes, John H. McWhorter, Alyah Morgenstern, Claude Hagège, Mireille Brigaudiot, Louis Hjemlev, Lorenza Mondada, etc. Si ces références leur paraissent inadéquates, il faudra un peu plus que des approximations pour le démontrer et des compétences épistémologiques un peu plus larges que des bricolages terminologiques.²⁰

Car les travaux revendiqués par les inclusivistes sont la plupart du temps un entassement de néologismes alambiqués qui déguisent la banalité derrière la prétention stylistique et la vacuité logique derrière le foisonnement terminologique. Tel article déjà cité fulmine ainsi car « L'androphonocratie signe la mé-prise d'une écriture absorbée dans la conception représentationnaliste comme dans le réseau de causalités lui déniait toute efficacité propre. Elle signe aussi la mé-prise d'un féminin absorbé dans des rapports sociaux de genre grammatical comme dans le réseau de causalités lui déniait toute présence autre que fléchi. »²¹ Outre que « signer la mé-prise » est une formulation parfaitement infalsifiable (comme à peu près l'ensemble de ce genre de littérature), parler de « rapport sociaux de genre grammatical » relève de tautologies sans doute multiples (rapport entre quoi et quoi ? c'est quoi « un féminin » ? qu'est-ce qu'un rapport social grammatical ? le masculin est-il moins fléchi que le féminin ?) La bêtise consistant à méconnaître la plurisémié du mot *genre* et à faire comme si « féminin » appliqué à des signes linguistiques et « féminin » appliqué à des humains avait le même sens est une antanaclase réaliste qui confine à l'absurde. Confondre ces deux sens n'est qu'une projection symbolique, pas la réalité de l'usage linguistique et sémiotique. En d'autres termes, il s'agit là de bavardage, pas de démonstration.²²

De l'université comme champ de bataille

En tant que doctrine, l'inclusivisme a basculé dans l'intimidation, la diffamation et l'injure. On trouvera même sur les réseaux sociaux diverses menaces à notre égard, sans parler des tentatives

²⁰ Mon collègue Xavier-Laurent Salvador fait justement une archéologie du concept de genre en s'appuyant sur les travaux féministes (Monique Wittig, etc.). Cela n'empêche pas le reproche d'une ignorance des travaux féministes... Les critiques l'ont-ils seulement lu ?

²¹ Manuel Pérez, Katy Barasc et Hélène Giraud, « Des (dés)accords grammaticaux dans la dénomination écrite de la personne en France : un tumulte graphique entre passions tristes et passions joyeuses », *GLAD!* [En ligne], 07 | 2019, mis en ligne le 05 décembre 2019, consulté le 02 mai 2020. URL : <https://www.revue-glad.org/1666>

²² Sans parler des erreurs d'interprétation des textes invoqués pour montrer sa culture, du forçage interprétatif, etc. Cet article insiste par exemple sur l'idée que notre culture privilégie l'oral et parle de « phonocratie », emphase terminologique faisant de l'oral le noir seigneur d'un pouvoir pervers. En effet, il faut bien, pour défendre l'écriture inclusive, faire passer l'écrit pour une victime... Traditionnellement, on constate l'inverse, à savoir le prestige social de l'écrit et la construction de l'enseignement sur la syntaxe de l'écrit. Comme le rappelle Louis-Jean Calvet : « cet aspect citadin de l'écriture à ses débuts est fondamental, car c'est dans les villes que se trouve le pouvoir » (*Histoire de l'écriture*, Plon, 1996, p. 270). L'article confond d'ailleurs le prestige social et le rapport de subordination représentationnelle de l'écrit vis-à-vis de l'oral. Il n'est pas là question de pouvoir, qui plus est exercé par des modes de communication (l'écrit et l'oral) au lieu de personnes — encore une déformation du sens des mots et une forme d'anthropomorphisme...

de censure. Effet d'emballage classique des polémiques, pour avoir raison, il faut diaboliser l'adversaire. L'accusation de sexisme est donc inévitable, même si elle ne se fonde sur rien. Notre texte s'est donc trouvé attaqué pour « anti-féminisme » : or, on ne sait pas ce que signifie « anti-féministe » sur le plan des idées et de la matérialité politique. Dans la réalité de l'usage rhétorique, c'est une insulte dont le caractère allusif relève de l'inargumentable. En effet, comment nier ce qui n'est pas clairement affirmé ? Nous n'avons évidemment émis aucune proposition sociale puisque nous avons uniquement étudié la grammaire et le discours inclusiviste. Par quel fantasme projectif les militants imaginent-ils que nous ayons quoi que ce soit contre le féminisme ?²³ Seraient-ils les seuls à être autorisés à définir ce qu'est le féminisme ? Ou, d'ailleurs, à ne pas le définir ? En quoi notre analyse linguistique aurait-elle la moindre ambition misogyne ? Quand on va jusqu'à accuser des inconnus de turpitudes inexistantes, c'est qu'on se situe dans la « satisfaction hallucinatoire du désir » : cela fait visiblement beaucoup de bien aux militants de se penser comme remparts face à un adversaire fantasmé pourvu des défauts les plus radicaux.

C'est bien pour cela que, faute d'arguments rationnels, l'inclusivisme se rabat sur l'attaque *ad personam*. C'est d'ailleurs fait de manière très approximative, sans connaître les individus auxquels on s'attaque mais en projetant sur eux toutes sortes de reproches consensuels et de stéréotypes sans fondements, comme en témoigne le réflexe puéril de solliciter une *reductio ad hitlerum* larvée — dont des accusations de racisme (quel rapport entre nos propos grammaticaux et le racisme ?). L'imputation de racisme et de sexisme se fait sur le mode de l'insinuation, ce qui constitue ce que l'on nomme en rhétorique une aposiopèse : on se dispense de démonstration en laissant penser que... Notre ouvrage ne concerne pas les questions de racisme et ne mentionne le sexisme que comme problématique des inclusivistes (car la langue, encore une fois, est un système de signes : on peut lui faire dire ce qu'on veut !). Ceux qui s'en prennent à notre ouvrage utilisent bien sûr les termes « rétrograde », « réactionnaire », « statu quo » (l'emploi politique de ce terme est un anglicisme : on voit bien l'emprunt aux techniques militantes américaine), termes dont le motif sémantique central est lié au passé, assorti de négativité. Cela ne constitue pas un raisonnement : qu'une opinion soit présumée « ancienne » n'est pas une démonstration de sa fausseté.

Le style, c'est l'homme !

Les inclusivistes croient attaquer notre texte en le présentant comme « pamphlet ». En quoi caractériser un texte comme pamphlet indiquerait-il quoi que ce soit de sa capacité à dire la vérité ? Ce souci vétilleux des formes (pour des réformistes, ils sont bien conservateurs) exclut l'usage de l'ironie ou d'un style littéraire. C'est une décision normative intéressante qui semble confisquer la possibilité d'une argumentation linguistique en la réservant à un certain style. L'accusation est apodictique et se réfugie dans l'évitement des questions de fond (« le ton est ironique, donc cela n'est pas scientifique »). Pour obtenir la condamnation morale chez ces apôtres du progressisme, l'écart peut être minimal : il suffit qu'un texte comporte des points d'exclamation pour générer une

²³ « Comment ne pas être féministe ? » est le titre d'un de nos sous-chapitres... Un des arguments de notre ouvrage est que l'inclusivisme se fait au détriment du féminisme parce qu'il est une proposition ridicule qui décrédibilise les revendications authentiquement égalitaires qui devraient être faites dans le champ politique. Les inclusivistes n'ont rien à dire sur les questions vraiment importantes : crimes d'honneur, sujétion culturelle de la femme, ségrégation dans l'espace public, excision, etc. Non, leur problème, c'est l'accord de l'adjectif... La futilité inclusiviste provoque sa propre annulation.

exclusion du genre textuel « scientifique ». À voir l'effet urticant de certaines formulations de mon ouvrage, cela aurait plutôt tendance à me convaincre désormais qu'il est possible de faire de la linguistique avec certaines ambitions d'écriture. Je tâcherai de retenir cette leçon stylistique qui ouvre en vérité bien des possibilités.

Ignorant leur propre éthos textuel fait de jargon et de références internes à leur clan (car c'est à cela que tient leur scientificité), ils décident par décret quel genre de texte est porteur de vérité. Utiliser le mot « polémiste » est à leur yeux dénigrant, alors même que leur militantisme revendiqué consiste précisément à construire une polémique, ce qui, d'ailleurs, n'est en rien un problème. L'étiquetage qu'ils veulent axiologique (« pamphlet », « polémiste ») n'a aucune valeur argumentative et ne préjuge en rien de la qualité des arguments incriminés. C'est donc un reproche assez pauvre, mais qui sert essentiellement pour le locuteur à se présenter comme supérieur à celui auquel il s'adresse. C'est une des formes de ce que la rhétorique classique appelle l'apodioxie, laquelle exclut l'adversaire parce qu'il est l'adversaire et non par des arguments rationnels. C'est un procédé rhétorique, nullement le fruit d'une pensée.

Un argument pseudo-scientifique récurrent est « ils n'ont pas de corpus ». Qu'il nous soit permis de faire un petit cours de méthodologie, visiblement nécessaire. Le mot *corpus* est notoirement plurisémiq. Un corpus peut désigner un ensemble cohérent et autonome que l'on se donne comme objet d'étude, par exemple un texte ou une œuvre. Un corpus peut aussi désigner des données que l'on rassemble à partir de certains critères (par exemple, « les verbes de mouvement à particule adverbale dans la presse sportive britannique contemporaine »), c'est donc un prélèvement de formes construit. Par ailleurs, on parle aussi de corpus pour les grands recueils de données élaborés par des organismes de recherches (Corpus Brown, Coca, Frantext, etc.). On désignera aussi comme corpus le fait d'extraire des données de ces corpus institutionnels (ce qui constitue alors un méta-corpus puisqu'on constitue son corpus *ad hoc* à partir d'un autre corpus). Implicitement, *corpus* peut aussi signifier « corpus théorique », c'est-à-dire le cadre et les sources méthodologiques d'une étude. On pourrait continuer : la plurisémiq n'est pas fermée. Parmi cette multitude d'emplois du mot *corpus*, on pourrait en citer un autre : l'emploi pédant servant à démontrer que l'on se veut scientifique.

Or, les inclusivistes travaillent justement sans corpus précis, c'est-à-dire sans protocole de construction de données. On a même l'impression qu'ils prétendent prouver « l'exclusion » de la femme à partir d'une intuition qui ressemble à un vague dictionnaire ou à l'évocation de connotations sélectionnées pour les besoins de la cause. Dans l'exemple cité plus haut où l'on prétend décrire la violence symbolique d'une locution comme « aller chez le coiffeur », il n'y a aucune phrase précise, aucun contexte, aucune donnée pour prouver le « respect » dont témoignerait cette expression. On s'étonnera que des gens travaillant sans corpus en fassent le reproche aux autres.

D'autant que cela n'est pas un problème en soi. L'utilisation d'un corpus en linguistique ne sert que pour des objectifs scientifiques précis, notamment quantitatifs, comme étudier si des formes sont attestées ou représentatives, ou pouvoir en comparer les contextes d'apparition, etc.

Enfin, pourquoi toute recherche ou tout discours devrait-il s'appuyer sur un corpus ? Faut-il jeter aux orties toute la linguistique générale ? Considérer que Saussure « n'a pas de corpus » ? On peut aussi parfaitement raisonner à partir d'exemples. Un exemple, qui n'a pas besoin d'être attesté et d'être le produit d'une énonciation réelle, sert à sténographier des propriétés qui sont présumées

représentatives.²⁴ Pour illustrer la transitivité du verbe *dire*, je peux faire figurer l'exemple « Ils disent des conneries » sans avoir besoin de démontrer l'existence de cette structure ni sa fréquence, parce que tout locuteur y reconnaît l'existence d'une structure attestée.

Mais les inclusivistes ne formulent le reproche du « manque de corpus » que pour paraître posséder un savoir supérieur : ce qu'ils appellent corpus, ce sont en fait les références à leurs propres travaux.²⁵ De fait — et c'est même assez spectaculaire — les inclusivistes refusent d'admettre ce qu'est une donnée. Ils nous reprochent par exemple de ne pas savoir que *gentes* comme féminisation de *gens* est « attesté ». Il s'agit bien évidemment de propositions uniquement militantes qui n'ont cours que dans le cadre expérimental et prescriptiviste qui est le leur. Autrement dit, cela n'est pas la langue.

Ce qui invalide toutes leurs remarques linguistiques, c'est précisément qu'ils ne se fondent absolument pas sur des observables mais sur des interprétations subjectives et des recommandations en accord avec des principes qui se situent à l'extérieur de la linguistique, à savoir leur vision de la société. Comme le rappelle Antoine Culioli :

Pas de linguistique sans observations profondément détaillées ; pas d'observations sans théorie des observables ; pas d'observables sans problématique ; pas de problématique qui ne se ramène à des problèmes ; pas de problèmes sans la recherche de solutions ; pas de solutions sans raisonnement ; pas de raisonnement sans système de représentation métalinguistique ; pas de système de représentation métalinguistique sans opérations, en particulier sans catégorisation ; pas de catégorisation sans transcatégorialité.²⁶

Or, la démarche inclusiviste étant sociale et non linguistique, l'habillage terminologique de leur prétendue recherche est nul et non avvenu. Faute de construire une problématisation proprement linguistique (et non simplement plaquée sur la langue), leurs propos ne peuvent pas concerner la réalité des fonctionnements langagiers. Comme chacune de leurs propositions contient, en creux ou en évidence, une forme de « il faut », l'observation est congédiée au profit de l'action. La déonticité qui est au fondement de leur propos ne peut qu'auto-détruire toute revendication de scientificité : observer et décréter n'appartiennent pas au même ordre éthique. L'observation relève du discernement critique, le décret relève de l'exercice du pouvoir.²⁷

Le snob, c'est l'autre

Le principe consistant à imposer la pratique d'une orthographe politique est antidémocratique, clivant et instaure dans les relations sociales des relations conflictuelles.²⁸ À l'inverse du prescriptivisme des inclusivistes, la linguistique est non-interventionniste : il s'agit

²⁴ Lire *Introduction à une science du langage* de Milner, Seuil, 1989.

²⁵ Alpheratz cite ainsi ses propres travaux comme corpus.

²⁶ Culioli, A. 1999, *Pour une linguistique de l'énonciation*, Tome 3, Janine Bouscaren (ed.), Paris, Ophrys.

²⁷ « Fondé (sic) sur un sentiment de la langue et une éthique, l'inclusivité linguistique de genre se constate internationalement, sortant les langues inclusives de la sphère de l'idiolecte pour devenir le trait d'union entre des groupes qui n'ont rien à voir entre eux si ce n'est une conscience de genre et une éthique en lutte contre toutes les discriminations. Cette communauté peut être qualifiée d'épistémique, au sens où ce terme est employé en philosophie politique, c'est-à-dire une communauté liée par un savoir inhérent à une époque, et qui s'affranchit des différences de frontières, de gouvernements et de langues » (idem, p. 72).

²⁸ Bien sûr, cela implique aussi une maîtrise de l'orthographe dont la population, dans sa majorité, ne dispose tout simplement pas.

d'étudier la langue commune dans sa variété, et non les trouvailles idéologiques élaborées par des coteries contre les pratiques naturelles des locuteurs, qu'on appelle aussi le peuple. Les intellectuels de métier, qui ne rendent aucun compte et qui veulent manipuler l'opinion, ne sont pas des démocrates : ce sont des oligarques des idées, ils en exigent le monopole et se pensent avec arrogance comme les seuls habilités à décider en lieu et place des usages réels. Il y a une oligarchie de l'argent — mais aussi une oligarchie intellectuelle normative qui défend ses intérêts et sa distinction personnelle. Car ne nous y trompons pas : malgré la posture de victime, ce sont des gens qui exercent le pouvoir. Ils sont doyens, directeurs de labo, présidents de comité de sélection, directeurs de thèse. Ils décident des recrutements, des programmes et forment les étudiants.

S'adonnant au snobisme de classe, l'ancien linguiste Bernard Cerquiglini, qui a visiblement abdiqué toute clairvoyance scientifique, fait le procès de l'Académie Française comme si une telle institution expliquait l'état de la langue. Qui a jamais consulté ses propositions pour apprendre à parler ? Il est vrai qu'il donne des exemples pratiqués quotidiennement par les locuteurs du français : « le ministre est désolée, *il* ne peut vous recevoir »... Il fustige alors « la connivence des mâles » sans se donner la peine d'en démontrer l'existence car la dénonciation de soi-même suffit à garantir l'objectivité.²⁹ Sa description linguistique s'étend alors à tout le champ du social : « Le masculin des titres et fonctions devient une marque de conservatisme frondeur, comme le goût pour les cigares, la chasse, les alcools forts ».³⁰ Ah, les titres ! Dans quel monde le fait de connaître le protocole pour s'adresser à un ou une ministre est-il un fait de langue structurant ? Le social-contentement narcissique est patent : on ne voudrait surtout pas être confondu avec un mythique châtelain gavé de testostérone et de prérogatives grammaticales.

L'aventure radicalisée

Le brandissement de Maîtres-Mots, narcissiques (ceux de l'éthos scientifique) et agonistiques (ceux de l'injure), signe l'abandon de toute démonstration. Se saisir du schibboleth « scientifique » (et de sa noria de lexèmes ostentatoires : « corpus », « épistémologique », « bibliographie », etc.) ne garantit rien sur le plan de la méthode, c'est simplement le signe d'une maîtrise des codes universitaires dans ce qu'ils ont de plus superficiel.

Les recommandations de cette écriture idéologique sont d'ordres hétérogènes et, de fait, ne concernent pas que l'orthographe, mais également le lexique et l'interprétation sémantique même qui doit être faite des faits de discours. Il s'agit, de l'aveu même des militants, de modifier la façon de s'exprimer. Ce projet totalitaire visant à contrôler la pensée de tous les locuteurs du français — ambition explicite des activistes qui se présentent pourtant comme scientifiques — ne repose pourtant que sur une interprétation parfaitement poétique de la langue telle qu'elle existe :

Le genre n'est pas le seul critère de discrimination sociale : la cécité, la surdité, la dyslexie, la neuroatypie, l'obésité, la race, la classe, l'origine sociale, la glottophobie (etc.) en sont d'autres. C'est

²⁹ Après les *alterjuifs* décrits par Shmuel Trigano (c'est-à-dire des Juifs trouvant à développer leur carrière dans la dénonciation du fait juif, d'Israël, etc.), connaîtra-t-on l'avènement des *altermâles* ? *Controverses* n°4, février 2007.

³⁰ Bernard Cerquiglini, « La parité dans la langue. Réflexions sur une exception française », in *Le discours et la langue*, n° spécial coordonné par Laurence Rosier et Alain Rabatel, *Les défis de l'écriture inclusive*, vol. 11, n°1, 2019, pp. 27- 39.

pourquoi la définition d'une langue inclusive devrait tous les prendre en compte, comme celle-ci : une langue inclusive est une variété d'une langue standard, qui s'en distingue par des procédés langagiers évitant de reproduire des hiérarchies symboliques et sociales associées à des unités linguistiques ou des éléments morphosyntaxiques et fondées sur différents critères de discrimination (sexe, genre, âge, corps, mobilité, origine géographique, orientation sexuelle, fonctionnement neurologique, classe socio-professionnelle, etc.)³¹.

On pouvait croire que le « politiquement correct » (mauvaise traduction signifiant « idéologiquement acceptable ») s'adonnait à l'utopisme en imaginant un monde sans péjoration. C'était sous-estimer le potentiel idéologique de l'illimitation qui, voyant dans la morphosyntaxe la preuve de discriminations absentes du champ politique, entend réformer non le champ social, mais la grammaire. Etrange proposition, fondée sur la frustration ébahie qu'on trouve attendrissante chez les enfants de cinq ans, qui nécessite pour trouver sa légitimité scientifique de s'enrober de pompe lexicale. Profondeur de l'obscurité jargonnante ! L'enflure lexicale, la grandiloquence philosophique et l'obscurité amphigourique sont le propre de cercles fermés utilisant le langage comme moyen de pouvoir. Comme le rappelle François Rastier :

L'ésotérisme ne résulte pas de la clôture sectaire mais la constitue en recrutant ses membres à venir : ils veulent pénétrer le langage obscur qu'ils croient leur être destiné, et dont ils s'emparent dès que le Maître leur reconnaît la dignité d'appartenir à une élite. Bref, l'adresse d'un propos obscur reste un moyen majeur de l'emprise.³²

Il y a là une habileté communicationnelle supplémentaire de l'inclusivisme : la boursoufflure stylistique des travaux publiés dans le domaine universitaire devient le garant d'un simplisme manichéen facilement applicable par les partisans. Assorti de trois exemples récurrents, le mot *patriarcat* y suffira. Ce primitivisme du raisonnement assorti d'une emphase énigmatique sert la propagation de la cause. Car l'inclusivisme est bien un prophétisme recrutant des adeptes et désirant s'étendre comme nouvel ordre de la pensée afin d'en recouvrir la totalité du champ social.

Ce constat a déjà été fait par Milner décrivant les penchants vers l'illimité du politique : « agir en tous domaines pour que l'inexistence de droit de l'exception devienne inexistence de fait. Au regard des sociétés qui l'ont précédée dans l'histoire, la société moderne est au régime de l'illimité ».³³ Il en conclut que « le mot d'ordre 'tout est politique' » constitue « une récusation, consciente ou non, du logico-politique [...] Que ce mot d'ordre ait été proféré naguère au nom des masses, figure illimitée, et qu'il ait été repris plus récemment, comme slogan du 'politiquement correct', par le féminisme d'opinion, la doctrine le prévoit ».³⁴ En effet, nulle surprise à ce que la doctrine se déploie dans la mauvaise foi de cette illimitation auto-justifiée.

Forcément, la polarisation auto-prophétique des positionnements génère l'illusion d'une opposition farouche nécessitant d'abattre l'adversaire. Des allusions infondées servent alors à jeter le soupçon sur les personnes, comme j'ai pu le constater à mes dépens. Leur caractère oblique est perfide : il s'agira d'une injure par contiguïté (« il écrit dans telle publication, donc il a telles

³¹ Alpheratz, « Français inclusif du discours à la langue », in *Le discours et la langue*, n° spécial coordonné par Laurence Rosier et Alain Rabatel, *Les défis de l'écriture inclusive*, vol. 11, n°1, 2019, pp. 53-74.

³² Heidegger, *messie antisémite. Ce que révèlent les cahiers noirs*, Le bord de l'eau, 2018, p.70.

³³ Jean-Claude Milner, *Les penchants criminels de l'Europe démocratique*, Verdier, 2003, p. 23.

³⁴ Id., p. 37.

opinions ») et *ad hoc* (on définit « sexisme » ou « racisme » comme on le veut pour que cela puisse devenir un reproche — ou d'ailleurs, on ne le définit pas). L'effet de sélection (on ne cite que ce qu'on peut déformer), les citations tronquées et décontextualisées, l'assimilation arbitraire (tel troll sur Facebook nous rapprochait de l'antisémite Alain Soral !), l'argument d'autorité (« il n'y connaît rien » vaut pour tout adversaire : seuls les partisans savent) indiquent clairement des dérives sectaires.

Fort logiquement, l'inclusivisme — comme bon nombre d'extrémismes intellectuels — est le fruit d'un monde réglé, dénué d'héroïsme, platement consacré à ces petites carrières qui font les grands ennuis. Faire la révolution grâce à un jeu de langage, sans même avoir à quitter sa chaire et sa place sociale et même à les trouver renforcées, est le cœur de l'inclusivisme et de sa glorification facile, amusement retentissant de vertu, jouissance verbale de l'exaltation morale. Vladimir Jankélévitch rappelle cette dimension de facilité à laquelle s'adonne l'aventurier, le « professionnel des aventures » : « il tient bazar d'aventures et affronte les risques comme l'épicier vend sa moutarde » et n'est « qu'un bourgeois qui triche au jeu bourgeois, qui dérange le jeu des bourgeois, qui joue en marge des règles, comme on fait du marché noir » car :

pour l'entrepreneur de cette entreprise, pour ce professionnel égoïste et utilitaire, le nomadisme est devenu une spécialité, le vagabondage un métier, l'exceptionnalité une habitude, l'asystématisme un système de vie. L'aventure, dans l'aventurisme, est tout simplement un moyen en vue d'une fin ; au plus, un mal nécessaire. Il n'y a rien ici qui mérite de retenir notre attention ; rien que sordidité et mesquinerie.³⁵

Il est alors compréhensible que l'inclusivisme séduise l'universitaire en mal d'exploit de résistant et croit soudain avoir pris le maquis quand il n'a pris, oublieux de son propre panurgisme, que le parti du nouveau pouvoir. Il est vrai que « les évasions de l'aventure nous servent à pathétiser, à dramatiser, à passionner une existence trop bien réglée ».³⁶ On voit ainsi le moindre doyen d'université se jeter sur cette occasion de ne pas être le pétainiste suiviste qu'il abhorre... et le devenir le plus sûrement du monde en exerçant en meute son pouvoir prescriptiviste de censeur.

L'inclusivisme est le produit d'une caste bourgeoise tenant un discours victimaire : c'est une construction intellectuelle qui n'est pas le fruit d'une revendication populaire. À ce titre, il faut bien l'analyser comme l'expression d'intérêts de classe. Directeurs de département ou de laboratoires, experts et enseignants, ces militants décident des programmes, mettent en place les manifestations qui leur conviennent et organisent l'exclusion de ceux qui leur déplaisent. Leur imposture consiste donc à exercer le pouvoir (que personne ne leur dispute !) en s'en disant privé et en présentant cela comme un combat « au nom des femmes » qui ne leur ont pourtant rien demandé. On s'interroge aussi sur l'arrogance propulsant les inclusivistes au rang de directeurs des consciences, seuls détenteurs de vérités absolues qu'il deviendrait immoral de discuter. L'exclusion et la censure sont, de fait, l'aboutissement vérifié de ces positionnements soi-disant progressistes.

Sur le strict plan intellectuel, ces théories sont d'une insigne faiblesse, mais elles sont aujourd'hui en train de se transformer en attaques personnelles et en campagnes à la teneur diffamatoire, ce qui est singulièrement inhabituel dans le domaine des sciences du langage. Une telle stratégie d'intimidation possède des effets de contagion —comme personne ne veut être

³⁵ Vladimir Jankélévitch, « L'aventure, l'ennui, le sérieux », *Philosophie morale*, Flammarion, 1963, pp. 827-828.

³⁶ Id., p. 852.

accusé de sexisme, il est plus simple de hurler avec les loups. Cet entrisme ne va pas sans conséquences institutionnelles et scientifiques, notamment la validation des publications, des recrutements, des colloques et de l'enseignement sur la base de jugements moraux, militants et sexuels. L'envers de cette connivence est bel et bien la tentative d'ostracisation de la recherche non militante. Et c'est ainsi que l'inclusion exclut.

Le vertuisme agressif de l'inclusivisme porte les stigmates de ses origines lettrées. Cédant à la surinterprétation systématique, c'est une littérature littéraliste et scolaire qui se prend pour une pensée supérieure. Pour s'adouber moralement, il faut bien étendre ses marottes pseudo-critiques à la lutte contre les discriminations et gagner ainsi les bons points de son auto-sanctification. L'obsession sexuelle personnelle, pour gagner sa légitimité, se repaît donc du bavardage symbolique qui est aujourd'hui le positivisme de la post-vérité et s'intronise comme pourfendeur des injustices, c'est-à-dire comme police des mœurs. La vertu, comme toujours, devient bigoterie acrimonieuse.

Le nouvel ordre moral est arrivé : il n'était que logique qu'il investisse le champ scientifique en en travestissant l'éthos, et la philosophie en en singeant la profondeur par un simulacre stylistique.